

## CHAPITRE II

Après une collation qui tint lieu de déjeuner, car, lorsque les deux amis prirent place à table, les simples mortels avaient depuis longtemps achevé le *prandium* de midi, Pétrone proposa de faire la sieste. Il était, à son avis, trop tôt pour faire une visite. Il est vrai que certaines gens commencent à aller voir leurs amis dès le lever du soleil, se conformant ainsi à un usage qu'ils tiennent pour une vieille coutume romaine. Mais Pétrone jugeait cette coutume barbare. Les seules heures convenables sont celles de l'après-midi, et encore pas avant que le soleil ne soit passé du côté du temple de Jupiter Capitolin et n'ait commencé à éclairer obliquement le Forum. En automne, la chaleur est parfois assez forte dans la journée et beaucoup de personnes se plaisent à faire un somme après leur repas. À cette heure, il n'est pas sans agrément d'écouter le murmure du jet d'eau dans l'atrium et de s'assoupir, après les mille pas réglementaires, sous la lumière rougeâtre tamisée par la pourpre du *velarium* à demi tiré.

Vinicius fit bon accueil à ces justes propositions. Tout en allant et venant, ils se mirent négligemment à causer de ce qui se passait au Palatin et dans la ville, et même un tantinet à philosopher sur les choses de la vie. Puis, Pétrone se rendit au *cubiculum* où il s'assoupit quelques instants seulement. Une demi-heure après, il en sortit et se fit apporter de la verveine pour la respirer et s'en frotter les mains et les tempes.

« Tu ne saurais croire combien cela ranime et rafraîchit, dit-il. À présent, je suis prêt. »

Ils prirent place dans la litière qui les attendait depuis longtemps, et se firent porter vers le Vicus Patricius, à la maison d'Aulus. L'*insula* de Pétrone était située sur le flanc méridional du Palatin,

tout près des Carinae ; le plus court chemin était donc de passer par le bas du Forum ; mais Pétrone, désirant entrer d'abord chez l'orfèvre Idomène, prescrivit de prendre par le Vicus Apollinis et par le Forum, du côté du Vicus Sceleratus, au coin duquel s'ouvraient des boutiques de toutes sortes.

Les colosses nègres soulevèrent la litière et, précédés par des esclaves appelés les *pedisequi*, ils se mirent en marche. Assez longtemps, tout en portant à ses narines ses mains parfumées de verveine, Pétrone garda le silence et parut réfléchir. Enfin, il dit :

« Une idée me vient : si ta nymphe des bois n'est pas une esclave, elle pourrait, sans difficulté, quitter la maison des Plautius pour s'installer dans la tienne. Tu l'envelopperais d'amour, tu la comblerais de richesses, ainsi que j'ai fait pour mon adorée Chrysothémis dont, entre nous, je suis au moins aussi fatigué qu'elle peut l'être de moi. »

Marcus secoua la tête.

« Non ?... interrogea Pétrone. À envisager le pire, la chose irait jusqu'à César, et tu peux être certain que, mon influence aidant, notre Barbe-d'Airain serait pour nous.

– Tu ne connais pas Lygie ! répondit Vinicius.

– Alors, laisse-moi te demander si tu la connais, autrement que de vue. Lui as-tu parlé ? Lui as-tu révélé ton amour ?

– Je l'ai vue d'abord près de la fontaine ; ensuite, je l'ai rencontrée deux fois. N'oublie pas que, durant mon séjour dans la maison des Aulus, je logeais dans l'annexe latérale réservée aux hôtes, et qu'ayant le bras démis, je ne pouvais paraître à la table commune. C'est seulement la veille du jour auquel était fixé mon départ que je me trouvai, au souper, pour la première fois auprès de Lygie, mais je ne pus lui adresser une seule parole. Je dus écouter Aulus : le récit de ses victoires en Bretagne, puis ses récriminations sur la décadence du petit fermage en Italie, en dépit des efforts que Licinius Stolo fit jadis pour l'arrêter. En somme, je ne sais si Aulus est capable de parler d'autre chose ; en tout cas ne va pas croire que nous puissions esquiver ces deux thèmes de conversation, autrement que pour l'entendre blâmer les mœurs efféminées de notre époque. Ils ont chez eux de nombreux faisans dans des volières, mais ils se garderaient bien de les manger, en vertu de ce principe que chaque faisan mangé avance le terme de la

puissance romaine. Une autre fois, j'ai rencontré Lygie près de la citerne, dans le jardin ; elle tenait à la main un roseau fraîchement cueilli, dont elle trempait dans l'eau le panache pour en arroser les iris qui poussaient à l'entour. Vois mes genoux. Par le bouclier d'Héraclès ! je t'affirme qu'ils ne tremblaient pas quand des nuées de Parthes se ruaient en hurlant sur nos manipules ; mais, auprès de cette citerne, ils tremblèrent. J'étais troublé comme un enfant au cou de qui pend encore la bulle<sup>1</sup> ; mes yeux seuls l'imploraient, et longtemps je fus incapable de prononcer un mot. »

Pétrone le contempla avec une sorte d'envie.

« Homme heureux, lui dit-il, quand même le monde et la vie seraient souverainement détestables, de toute éternité il y restera un bien : la jeunesse ! »

Un instant après, il demanda :

« Et tu ne lui as pas adressé la parole ?

– Si. Je me ressaisis et lui dis que je revenais d'Asie, que je m'étais démis un bras en arrivant à la ville et que j'avais cruellement souffert, mais que, près de quitter cette maison hospitalière, je constatais que la souffrance y était plus précieuse que partout ailleurs les plaisirs, la maladie plus douce que la santé sous un autre toit. Troublée aussi, la tête baissée, elle écoutait mes paroles et traçait avec son roseau quelque chose sur le sable safran. Puis elle leva les yeux, les abaissa une fois encore vers les signes qu'elle venait de tracer, les reporta de nouveau sur moi avec une velléité de me poser une question et, soudain, s'enfuit comme une hamadryade devant le plus pataud des faunes.

– Sans doute elle a de beaux yeux.

– Comme la mer, et je m'y suis noyé comme dans la mer. L'Archipel, tu peux m'en croire, est d'un moins limpide azur. Peu après, le petit Plautius accourut pour me demander quelque chose. Mais je ne compris pas ce qu'il désirait de moi.

– Ô Athéné ! s'écria Pétrone, ôte à ce garçon le bandeau dont Éros lui voila les yeux, si tu ne veux qu'il se brise la tête aux colonnes du temple de Vénus. »

Puis, se tournant vers Vinicius :

---

1. Amulette d'or, en forme de boule ou de cœur, que portaient au cou les enfants romains. (N.D.T.)

« Ô toi, bourgeon printanier de l'arbre de vie, toi, première pousse verdoyante de la vigne ! C'est non pas chez les Plautius qu'il me faudrait te faire porter, mais à la maison de Gélocius, où l'on tient école pour les jeunes gens ignorants de la vie.

– Que veux-tu dire ?

– Et qu'avait-elle tracé sur le sable ? N'était-ce point le nom de l'Amour, ou bien encore un cœur percé d'un trait, ou peut-être quelque chose où tu eusses pu reconnaître que déjà les satyres ont chuchoté à l'oreille de cette nymphe divers secrets de la vie ? Comment n'as-tu pas regardé ces signes ?

– Je porte la toge depuis plus longtemps que tu ne penses, répliqua Vinicius, et, avant l'arrivée du petit Aulus, j'avais déjà observé avec attention les signes. Car je n'ignore pas qu'en Grèce, et à Rome aussi, les jeunes filles écrivent souvent sur le sable des aveux que leurs lèvres n'oseraient formuler... Mais devine ce qu'elle avait dessiné ?

– Comment devinerais-je à présent, si je ne l'ai pu tout à l'heure ?

– Un poisson.

– Que dis-tu ?

– Je dis : un poisson. Voulait-elle faire entendre qu'il est glacé, le sang qui jusqu'à présent coule dans ses veines ? Je ne sais. Mais puisque, pour toi, je suis le bourgeon printanier sur l'arbre de vie, sans doute pourras-tu mieux que moi expliquer ce signe.

– *Carissime !* C'est à Pline qu'il faudrait le demander. Il se connaît en poissons. Le vieil Alpicius, s'il vivait encore, pourrait peut-être, lui aussi, te renseigner sur ce point, car il a mangé dans le cours de sa vie plus de poissons que n'en saurait contenir tout le golfe de Naples. »

La conversation s'arrêta là, car dans les rues encombrées de monde à travers lesquelles on les portait, le brouhaha de la foule les empêchait de s'entendre. Par le Vicus Apollinis, ils débouchèrent sur le Forum Romanum où, par les belles journées, avant que se couchât le soleil, se rassemblaient une multitude d'oisifs venus là pour déambuler au milieu des colonnes, colporter et apprendre des nouvelles, voir passer les litières des personnages connus, contempler les boutiques des orfèvres, les librairies, les comptoirs des changeurs, les magasins de bronzes, d'étoffes de

soie et de marchandises diverses, occupant les maisons en bordure d'une partie de la place du marché situé en face du Capitole. La moitié du Forum sise en dessous des rochers de la Citadelle se trouvait déjà plongée dans l'ombre, alors que les colonnades des temples situées plus haut resplendissaient, dorées et lumineuses, et se découpaient sur l'azur ; celles, au contraire, qui étaient placées plus bas, profilaient leur ombre sur les dalles de marbre, et partout elles se pressaient si nombreuses que la vue s'y égarait comme dans une forêt. On eût dit que ces édifices et ces colonnes se comprimaient les uns les autres. Ils s'étagaient, s'étendaient à droite et à gauche, escaladaient les collines, se tassaient contre les murs de la Citadelle, ou bien les uns contre les autres ; les colonnes semblaient des troncs d'arbres, grands ou petits, gros ou grêles, blancs ou dorés, tantôt épanouis sous l'architrave en feuilles d'acanthé, tantôt spiralés de volutes ioniques, tantôt terminés par le simple carré dorien. Surmontant cette forêt, étincelaient des triglyphes colorés ; des tympanes se détachaient les statues des dieux ; au fronton, des quadriges ailés et dorés semblaient vouloir s'envoler dans les airs, au sein de cet azur silencieux épandu sur l'amas compact des temples. Au milieu du marché et sur les côtés roulait un fleuve humain ; des foules se promenaient sous les arceaux de la basilique de Jules César ; des foules étaient assises sur les marches du temple de Castor et Pollux, ou circonvolaient autour du petit sanctuaire de Vesta, pareilles, sur cet immense fond de marbre, à des essaims multicolores de papillons et de scarabées. D'en haut, par les degrés énormes du temple consacré à Jupiter Optimus Maximus, dévalaient de nouvelles vagues humaines ; près des Rostres, on écoutait quelques orateurs de hasard ; ça et là retentissaient les cris des marchands de fruits, de vin, d'eau mêlée à du jus de figue, ceux des charlatans vantant leurs drogues merveilleuses, des devins, des découvreurs de trésors cachés, des interprètes des songes. Ici, le vacarme des conversations, des appels s'augmentait des sons du sistre, de la sambuque égyptienne ou de la flûte grecque ; là, des malades, des dévots, des affligés allaient porter des offrandes dans les temples. Au milieu des assistants, sur les dalles de marbre, afin de recueillir les grains de blé des offrandes, tournoyaient des bandes de pigeons ; pareils à des taches mouvantes, bigarrées et sombres, ils s'élevaient un instant

avec un retentissant bruit d'ailes, puis revenaient s'abattre dans les espaces laissés libres par la foule. De loin en loin, les groupes s'écartaient devant les litières où apparaissaient de gracieux visages féminins, ou bien des têtes de sénateurs et de patriciens, dont les traits semblaient comme figés et usés par la vie. La populace cosmopolite répétait leurs noms, les accompagnait de sobriquets, de railleries ou de louanges. Parfois, un détachement de soldats ou de vigiles, chargés d'assurer le bon ordre de la rue et s'avancant d'un pas cadencé, fendait les rassemblements tumultueux. Partout résonnait la langue grecque, autant que la langue latine.

Vinicius, qui depuis longtemps n'avait pas revu la Ville, regardait, curieux, ce grouillement humain et ce Forum Romanum, à la fois régissant sur le flot montant de l'univers et par lui submergé. Pétrone, devinant la pensée de son compagnon, l'appela le « Nid des Quirites sans Quirites ». De fait, l'élément indigène était en quelque sorte noyé dans cette cohue, mélange de toutes les races et de toutes les nations. On y voyait des Éthiopiens, des géants à chevelure blonde des lointaines contrées du Nord, des Bretons, des Gaulois, des Germains ; des habitants du pays des Sères, aux regards obliques, ceux des bords de l'Euphrate et ceux des rives de l'Indus, avec leur barbe teinte de couleur rouge brique ; des Syriens des bords de l'Oronte, aux yeux noirs insinuants ; des nomades des déserts d'Arabie, desséchés jusqu'aux os ; des Juifs à la poitrine cave, des Égyptiens au sourire éternellement indifférent, des Numides et des Africains ; puis, aussi, des Grecs de l'Hellade, possédant la Ville sur le même pied d'égalité que les Romains, mais la dominant par la science, l'art, l'intelligence et l'astuce ; et encore des Grecs des îles et de l'Asie Mineure, et de l'Égypte, et de l'Italie, et de la Gaule narbonnaise. Et, parmi la foule des esclaves aux oreilles trouées, ils ne faisaient pas défaut ces gens libres, oisifs, que César amusait, nourrissait, voire même habillait, et ces autres, nouveaux venus, attirés dans la ville immense par la facilité de la vie et l'espoir d'y faire fortune ; il n'y manquait pas de marchands et de prêtres de Sérapis, palmes en main, et de prêtres d'Isis, sur l'autel de qui abondaient les offrandes plus que dans le temple de Jupiter Capitolin, et de prêtres de Cybèle, porteurs des fruits dorés du maïs, et de prêtres de divinités vagabondes, et de danseuses orientales avec leurs mitres aux couleurs chatoyantes,

et de marchands d'amulettes, et de charmeurs de serpents, et de mages de Chaldée, enfin de gens sans métier aucun qui, chaque semaine, s'en venaient mendier du blé dans les greniers des bords du Tibre, se battaient dans les cirques pour s'arracher des billets de loterie, passaient leurs nuits dans les maisons délabrées des quartiers transtévérins et les journées de soleil et de chaleur sous les cryptoportiques, dans les ignobles bouges de Suburre, sur le pont Milvius, ou à la porte des *insulae* des puissants, d'où on leur jetait de temps en temps les restes de la table des esclaves.

Ces foules connaissaient bien Pétrone. Vinicius entendait sans cesse résonner à ses oreilles : *Hic est !* – « C'est lui ! ». On l'aimait pour sa générosité, et il était devenu surtout populaire le jour où l'on avait appris qu'il était intervenu, devant César, contre l'arrêt condamnant à mort, sans distinction d'âge ni de sexe, toute la *familia* du préfet Pedanius Secundus, tyran assassiné par l'un de ses esclaves dans un moment de désespoir. Pétrone, à vrai dire, allait répétant partout que cela lui importait peu et que si, dans l'intimité, il en avait parlé à César, c'était en tant qu'arbitre des élégances, parce que ses sentiments esthétiques étaient froissés de cette tuerie barbare, digne, non pas de Romains, mais à peine de Scythes. Néanmoins, le peuple, que ce massacre avait révolté, affectionnait Pétrone depuis lors.

Lui s'en souciait fort peu. Il n'oubliait pas que ce peuple avait aussi aimé Britannicus que Néron avait empoisonné, Agrippine qu'il avait fait assassiner, Octavie qu'on avait étouffée sur la Pandataria, non sans lui avoir tout d'abord ouvert les veines dans un bain de vapeur, et Rubellius Plautius qu'on avait exilé, et Thraséas, à qui, chaque jour, on pouvait signifier son arrêt de mort. Bien plutôt, l'amour du peuple pouvait être tenu comme mauvais présage, et son scepticisme n'empêchait pas Pétrone d'être superstitieux. Il avait deux raisons de mépriser la foule : d'abord comme aristocrate, ensuite comme esthète. Ces gens sentant les fèves grillées qu'ils portaient à même leur poitrine, sans cesse enroués et suants tant ils jouaient à la *mora* au coin des rues et sous les péristyles, ne méritaient pas, à ses yeux, le nom d'hommes.

C'est pourquoi, dédaignant de répondre aux applaudissements comme aux baisers qu'on lui envoyait de-ci, de-là, il narrait

à Marcus l'affaire de Pedanius et raillait l'inconstance de cette populace, hier soulevée, et applaudissant le lendemain Néron lorsqu'il se rendait au temple de Jupiter Stator.

Devant la librairie d'Aviranus, il fit arrêter et descendit pour acheter un luxueux manuscrit qu'il remit à Vinicius.

« C'est un cadeau pour toi, dit-il.

– Merci, répondit Vinicius, qui regarda le titre et demanda : *Le Satyricon* ? C'est nouveau. De qui est-ce ?

– De moi. Mais je ne veux marcher sur les traces ni de Rufin, dont je devais te raconter l'histoire, ni de Fabricius Veiento ; aussi, personne n'en sait rien ; et toi, n'en parle à personne.

– Tu me disais que tu n'écrivais pas de vers, observa Vinicius en feuilletant le manuscrit, et je vois ici que la prose en est abondamment parsemée.

– Quand tu le liras, porte ton attention sur le repas de Trimalcion. Pour ce qui est des vers, j'en suis dégoûté depuis que Néron s'est mis à écrire des épopées. Vois-tu, quand Vitellius veut se soulager, il s'introduit dans la gorge une palette d'ivoire ; d'autres se servent de plumes de flamant imprégnées d'huile ou d'une décoction de serpolet. Moi, je lis les poésies de Néron et l'effet est immédiat. Ceci fait, je puis les louer, sinon avec la conscience libre, du moins avec l'estomac libre. »

Sur ces mots, il fit encore arrêter sa litière devant la boutique du joaillier Idomène et, dès qu'il en eut terminé avec l'affaire des gemmes, il se fit porter directement à la maison d'Aulus.

« Chemin faisant, et comme exemple d'amour-propre chez un auteur, je te conterai l'histoire de Rufin », dit Pétrone.

Mais il n'avait pas eu le temps de commencer son récit que, tournant sur le Vicus Patricius, ils se trouvèrent devant la maison d'Aulus. Un jeune et robuste *janitor* leur ouvrit la porte qui donnait accès dans l'*ostium* et au-dessus de laquelle une pie en cage les accueillit d'un retentissant « *Salve* ».

En passant de l'*ostium*, ou second vestibule, à l'*atrium*, Vinicius observa :

« As-tu remarqué que le portier n'a pas de chaîne ?

– Étrange maison, répondit, Pétrone à mi-voix. Sans doute tu as ouï dire que Pomponia Græcina est soupçonnée de croire à une superstition orientale en faveur d'un certain Chrestos. Il est

probable que ce service lui a été rendu par Crispinilla, qui ne peut pardonner à Pomponia de s'être, toute sa vie, contentée d'un seul mari. *Univira* !... Il serait aujourd'hui plus aisé de trouver à Rome un plat de champignons du Norique. Elle a été jugée par un conseil de famille...

– C'est, en effet, une singulière maison. Plus tard, je te dirai ce que j'y ai vu et entendu. »

Ils avaient gagné l'atrium. L'*atriensis*, ou préposé à sa garde, envoya le *nomenclator* annoncer les hôtes, tandis que d'autres domestiques leur avancèrent des sièges et placèrent des petits bancs sous leurs pieds. Pétrone, persuadé qu'un éternel ennui devait régner dans cette maison austère où il ne venait jamais, regardait autour de lui avec quelque étonnement, et légèrement désappointé, car de l'atrium se dégageait une impression plutôt gaie. D'en haut, par une baie spacieuse, tombait un faisceau de vive lumière qui venait se briser sur un jet d'eau en milliers d'étincelles. Une fontaine, érigée au centre d'un bassin carré destiné à recueillir la pluie tombant par l'orifice supérieur et appelé l'impluvium, était entourée d'anémones et de lis. Il était visible que, dans cette maison, les lis étaient en grande faveur, car on en voyait, de blancs et de rouges, par massifs entiers, ainsi que des iris saphir aux pétales délicats et comme argentés de poussière liquéfiée. Les vases qui les contenaient étaient cachés parmi les mousses humides, et des feuillages émergeaient des statuette de bronze représentant des enfants et des oiseaux aquatiques. Dans un angle, une biche, de bronze aussi, penchait au-dessus de l'eau, comme pour y boire, sa tête rongée et verdie par l'humidité. Le sol de l'atrium était fait de mosaïque et les murailles revêtues, partie de marbre rouge, partie de fresques où étaient figurés des arbres, des poissons, des oiseaux, des griffons, qui enchantaient le regard par le jeu des couleurs. Les portes qui ouvraient sur les chambres latérales étaient ornementées d'écaïlle de tortue et même d'ivoire ; entre les portes, et adossées aux murs, se dressaient les statues des ancêtres d'Aulus. Partout on sentait la solide aisance, exempte de faste, mais belle et sûre d'elle-même.

Pétrone, dont la demeure était de beaucoup plus luxueuse et élégante, ne pouvait cependant rien trouver ici qui offusquât son goût ; et précisément il allait faire part à Vinicius de cette remar-

que, quand un esclave, le *velarius*, souleva la draperie qui séparait l'atrium du *tablinum*, pour livrer passage à Aulus, qui du fond de la maison arrivait d'un pas rapide.

C'était un homme déjà au déclin de la vie : la tête grisonnante, mais forte ; la face énergique, un peu courte, mais, en revanche, rappelant assez une tête d'aigle. Pour l'instant, elle exprimait quelque étonnement, voire même de l'inquiétude, causée par la venue inopinée de l'ami, du compagnon, du confident de Néron.

Pétrone était trop homme du monde, trop fin, pour ne pas s'en rendre compte ; aussi, après les salutations préliminaires, exposa-t-il avec toute l'éloquence et toute la courtoisie qui lui étaient coutumières qu'il apportait ses remerciements pour l'hospitalité reçue dans cette maison par le fils de sa sœur et que, seule, la reconnaissance motivait cette visite, facilitée d'ailleurs par ses anciennes relations avec Aulus.

Celui-ci, de son côté, l'assura qu'il lui était agréable de l'avoir pour hôte, et quant à ce qui était de la reconnaissance, il s'en trouvait redevable lui-même, encore que Pétrone n'en soupçonât pas la raison. En effet, il ne la pouvait deviner. Vainement il levait en l'air ses prunelles noisette, et s'efforçait de se remémorer le plus mince service rendu soit à Aulus, soit à quiconque ; il ne se souvenait d'aucun, sinon de celui qu'il désirait pour l'instant rendre à Vinicius. Si quelque chose de ce genre était arrivé, et c'était possible, à coup sûr c'était à son insu.

« J'aime et j'apprécie fort Vespasien, reprit Aulus, à qui tu sauvas la vie le jour où, par malheur, il s'était endormi à écouter les vers de César.

– Bonheur pour lui plutôt, répartit Pétrone, car il ne les entendit pas ; je conviens cependant que ce bonheur eût pu finir en malheur. Barbe-d'Airain voulait à tout prix lui mander par un centurion le conseil amical de s'ouvrir les veines.

– Et toi, Pétrone, tu l'en as raillé.

– En effet, ou plutôt le contraire : je lui ai dit que si Orphée endormait par son chant les bêtes sauvages, son triomphe à lui n'était pas moins complet d'avoir su endormir Vespasien. La critique est possible avec Ahénobarbe, pourvu qu'il s'y mêle beaucoup de flatterie. Notre gracieuse Augusta Poppée s'en rend merveilleusement compte.

– Ce sont les temps, hélas ! poursuivit Aulus. Une pierre lancée par la main d'un Breton m'a brisé deux dents et le son de ma voix en est devenu sifflant ; il n'empêche que c'est en Bretagne que j'ai passé le temps le plus heureux de ma vie.

– Parce qu'il était celui de tes victoires », se hâta de dire Vinicius.

Mais, dans la crainte que le vieux chef entreprît le récit de ses campagnes, Pétrone fit dévier la conversation. Il dit qu'aux environs de Praeneste des paysans avaient découvert le cadavre d'un louveteau à deux têtes ; que pendant l'orage de l'avant-veille, la foudre avait arraché une pierre du temple de Luna, chose inouïe aussi tard dans l'automne ; il le tenait d'un certain Cotta, lequel lui avait fait part de la prédiction des prêtres de ce temple, à savoir que ce phénomène annonçait la ruine de la Ville, ou tout au moins la ruine d'une grande maison, catastrophe que de grands sacrifices pourraient seuls conjurer.

Aulus fut alors d'avis qu'on ne pouvait, en effet, négliger de tels présages. L'irritation des dieux n'avait rien de surprenant, quand les crimes dépassaient toute mesure ; en ce cas, des offrandes propitiatoires devenaient indispensables.

Pétrone repartit :

« Ta maison, Plautius, n'est pas trop grande, bien qu'un grand homme l'habite ; la mienne, à dire vrai, est trop vaste pour un si humble propriétaire, il n'empêche qu'elle est petite aussi. Et, s'il s'agit, par exemple, d'une aussi grande maison que la *Domus Transitoria*, crois-tu qu'il vaille la peine de faire des offrandes pour conjurer cette ruine ? »

Plautius ne répondit pas à la question, et cette prudence piqua même un peu Pétrone, dépourvu à coup sûr de sens moral, mais n'ayant jamais été délateur et avec qui on pouvait causer en toute sécurité. Aussi détourna-t-il de nouveau la conversation pour se mettre à vanter la maison de Plautius et le bon goût qui y régnait.

« C'est une vieille demeure, répondit celui-ci ; je n'y ai rien changé depuis que j'en ai hérité. »

La draperie qui séparait l'atrium du *tablinum* se trouvant tirée, la maison était ouverte d'un bout à l'autre, si bien qu'à travers le *tablinum*, le dernier péristyle et la salle suivante, ou l'*œcus*, le regard

pénétrait jusqu'au jardin qui, à distance, apparaissait comme un tableau lumineux dans un cadre sombre. De là, jusqu'à l'atrium, s'envolaient de joyeux rires d'enfant.

« Ah ! chef, dit Pétrone, permets-nous d'entendre de plus près ce rire si franc, comme on n'en entend plus guère aujourd'hui.

– Volontiers, acquiesça Plautius en se levant ; c'est mon petit Aulus et Lygie qui jouent à la balle. Mais toi, Pétrone, fais-tu donc jamais autre chose que de rire ?...

– La vie est une farce, et j'en ris, répliqua Pétrone. Mais le rire sonne ici autrement que chez moi.

– À dire vrai, ajouta Vinicius, Pétrone rit plutôt toute la nuit que tout le jour. »

Ainsi devisant, ils traversèrent la maison dans toute sa longueur et pénétrèrent dans le jardin, où jouaient à la balle Lygie et le petit Aulus ; des esclaves, appelées *spheristae* et préposées à ce jeu, ramassaient les balles et les leur remettaient entre les mains. Pétrone dirigea vers Lygie un rapide et fugitif regard. Dès qu'il l'aperçut, le petit Aulus accourut dire bonjour à Vinicius qui, s'avançant, s'inclina devant la belle jeune fille, tandis qu'elle, immobile, la balle à la main, les cheveux ébouriffés, un peu essoufflée, rougissait.

Pomponia Græcina était assise, au jardin, dans le triclinium ombragé de lierre, de vigne et de chèvrefeuille, et ils allèrent l'y saluer. Pétrone la connaissait, tout en ne fréquentant pas la maison des Plautius ; il l'avait rencontrée chez Antistia, fille de Rubellius Plautius, et aussi chez les Sénèque et chez Pollion. Un certain étonnement résultait pour lui de la vue de ce visage mélancolique mais calme, de la noblesse dans l'attitude, dans les gestes, dans les paroles. Pomponia bouleversait si bien ses idées sur les femmes que, tout corrompu qu'il fût jusqu'à la moelle des os et plus sûr de lui-même que quiconque à Rome, il n'en éprouvait pas moins pour elle une sorte de respect et, bien mieux, perdait devant elle quelque peu de son aplomb. Aussi, en la remerciant des soins donnés à Vinicius, employait-il involontairement le mot *domina*, qui jamais ne lui venait à l'esprit quand, par exemple, il s'entretenait avec Calvia Crispinilla, Scribonia, Valeria, Solina, ou quelque autre femme du monde.

Après des saluts et des remerciements, il se mit à déplorer que Pomponia se montrât si peu et qu'on ne pût la rencontrer ni au

cirque ni à l'amphithéâtre, à quoi elle répondit doucement et la main posée sur celle de son mari :

« Nous devenons vieux, et tous deux, de plus en plus, nous aimons la paix du foyer domestique. »

Pétrone essaya de protester, mais Aulus Plautius ajouta de sa voix qui sifflait :

« Et, de plus en plus, nous nous sentons étrangers parmi des gens qui gratifient de noms grecs jusqu'à nos dieux romains.

– Depuis quelque temps déjà, reparti négligemment Pétrone, les dieux ne sont plus que des figures de rhétorique, et comme la rhétorique nous la tenons des Grecs, il m'est plus facile, pour ma part, de dire "Héra" que "Junon". »

Ce disant, il dirigeait son regard vers Pomponia, dans l'évidente intention de marquer qu'en sa présence aucune autre divinité ne pouvait venir à l'esprit ; il se reprit ensuite à protester contre ce qu'elle avait dit de la vieillesse :

« Il est vrai que les hommes vieillissent vite, ceux-là surtout qui s'astreignent à un certain genre de vie ; mais il est aussi des visages que Saturne paraît oublier. »

Pétrone parlait ainsi assez sincèrement, car, bien qu'étant déjà sur le retour de l'âge, Pomponia Græcina n'en conservait pas moins une rare fraîcheur de teint ; ayant la tête petite et les traits délicats, et en dépit de sa robe sombre, de sa gravité et de son air songeur, elle n'en donnait pas moins, par moments, l'impression d'être une toute jeune femme.

Pendant son séjour à la maison, Vinicius avait conquis l'amitié du petit Aulus, qui s'approcha de lui pour l'inviter à jouer à la balle. Lygie avait suivi l'enfant dans le triclinium. Sous le rideau de lierre, et tandis que de petites lueurs miroitaient sur son visage, elle apparut à Pétrone plus jolie qu'à première vue et ressemblant vraiment à une nymphe. Aussi, comme il ne lui avait pas parlé encore, il se leva, s'inclina, et, dédaignant les banales formules de salutation, il cita pour elle les paroles dont Ulysse salue Nausicaa :

Déesse ou mortelle, je te vénère...  
 Si, mortelle, tu vis sur cette terre,  
 Trois fois heureux ton père et ton auguste mère,  
 Trois fois heureux tes frères !...

Pomponia elle-même fut sensible à la délicate affabilité de ce mondain. Quant à Lygie, confuse et rougissante, elle écoutait sans oser lever les yeux. Mais voici qu'un sourire espiègle effleura le coin de ses lèvres ; on put voir se dessiner sur son visage la lutte entre sa pudeur de vierge et son désir de répondre, et ce fut ce dernier qui l'emporta ; elle regarda soudain Pétrone et riposta, en citant, tout d'une haleine et presque comme une leçon apprise par cœur, les propres paroles de Nausicaa :

Étranger, tu ne parais ni un homme vulgaire, ni dépourvu d'esprit...

Et, pivotant sur elle-même, elle s'enfuit comme un oiseau effarouché.

À présent, c'était à Pétrone de s'étonner ; à coup sûr, il ne pensait guère entendre un vers d'Homère sortir des lèvres d'une jeune fille dont Vinicius lui avait révélé l'origine barbare. Il interrogeait donc du regard Pomponia, empêchée de lui répondre parce qu'elle-même souriait de voir les yeux du vieil Aulus s'éclairer d'orgueil.

Celui-ci, en effet, ne savait pas dissimuler son contentement : tout d'abord, parce qu'il aimait Lygie comme sa propre enfant ; ensuite, parce qu'en dépit de ses préjugés de vieux Romain, grâce auxquels il était tenu de protester contre l'engouement actuel pour la langue grecque, il n'en considérait pas moins celle-ci comme le couronnement d'une bonne éducation.

Lui-même souffrait, en son for intérieur, de n'avoir jamais pu l'apprendre ; aussi s'estimait-il heureux qu'un homme aussi cultivé que ce littérateur, enclin à regarder sa maison comme barbare, y eût rencontré quelqu'un qui fût capable de lui répondre dans la langue et par un vers d'Homère.

« Nous avons chez nous, dit-il en s'adressant à Pétrone, un pédagogue, un Grec, qui donne à notre fils des leçons auxquelles assiste la fillette. Ce n'est encore qu'une bergeronnette, mais une si agréable petite bergeronnette que, ma femme et moi, nous y sommes tous deux habitués. »

Au travers du feuillage de lierre et de chèvrefeuille, Pétrone regardait maintenant le jardin et le trio qui jouait. Vinicius avait quitté sa toge et, en simple tunique, il lançait en l'air la balle que

Lygie, en face de lui et les bras tendus, s'efforçait de saisir au vol. De prime abord, elle n'avait pas produit une grande impression sur Pétrone : il l'avait trouvée trop frêle. Mais, depuis que, dans le triclinium, il l'avait regardée de plus près, il estimait qu'on la pouvait comparer à l'aurore et, en connaisseur, découvrait en elle quelque chose de tout particulier. Il l'examinait toute et appréciait tout d'elle : son visage rose et diaphane, ses lèvres fraîches paraissant créées pour le baiser, ses yeux bleus comme l'azur des mers, la blancheur d'albâtre de son front, les torsades de sa luxuriante et sombre chevelure aux reflets d'ambre et de bronze de Corinthe, et son cou dégagé, et la chute « divine » de ses épaules, et tout son corps souple, svelte, jeune, d'une jeunesse de mai et d'une fleur fraîchement épanouie. L'artiste et l'adorateur de la beauté se réveillaient en lui : il estimait qu'au socle de la statue de cette vierge, on pourrait écrire le mot : « Printemps ».

Soudain, il pensa à Chrysothémis et retint un dédaigneux sourire. Avec ses cheveux poudrés d'or et ses sourcils noircis, elle lui parut horriblement fanée, ainsi qu'une feuille de rose jaune et flétrie. Pourtant, cette Chrysothémis, Rome entière la lui enviait. Puis, il se rappela Poppée, et cette « belle » fameuse lui apparut, elle aussi, comme un masque de cire sans âme. Ici, dans la jeune fille aux formes tanagréennes, se révélait non seulement le printemps, mais aussi la « Psyché », rayonnante et lumineuse à travers sa chair rose ainsi que l'éclat de la lumière à travers la lampe.

« Vinicius est dans le vrai, songea-t-il, et ma Chrysothémis est plus vieille que Troie ! »

Alors, il se tourna vers Pomponia Græcina et dit en montrant du côté du jardin :

« À présent, *Domina*, je comprends qu'avec ces deux êtres, vous préféreriez votre maison aux festins du Palatin et au cirque.

– Oui, fit-elle, les yeux tournés vers le petit Aulus et vers Lygie. »

Le vieux chef se mit à narrer l'histoire de la jeune fille et ce que jadis il avait appris d'Atelius Hister touchant la nation des Lygiens qui vivaient dans les brumes du Nord.

Les jeunes gens, ayant cessé de jouer à la balle, suivaient à présent les allées sablées du jardin, et, sur le fond sombre des myrtes

et des cyprès, ils se détachaient comme trois blanches statues. Le petit Aulus donnait la main à Lygie.

Après s'être promenés quelques instants, ils vinrent s'asseoir sur un banc voisin de la piscine creusée au centre du jardin. Presque aussitôt, l'enfant se leva pour aller taquiner les poissons dans l'eau transparente. Vinicius continua la conversation entamée tout à l'heure durant la promenade.

« Oui, disait-il d'une voix basse et mal assurée, je venais à peine de quitter la prétexte quand on m'envoya aux légions d'Asie. Ainsi je n'ai pu connaître ni la Ville, ni la vie, ni l'amour. Je sais de mémoire quelque peu d'Anacréon et d'Horace, mais je ne pourrais, comme Pétrone, réciter des vers, surtout quand l'admiration, paralysant mon esprit, l'empêche de trouver des mots pour exprimer ce qu'il conçoit. Enfant, je fréquentais l'école de Musonius, lequel nous enseignait que le bonheur, consistant à vouloir ce que veulent les dieux, dépend donc de notre volonté. Moi, je pense, au contraire, qu'il en est un autre plus grand, plus précieux, et indépendant de la volonté, car l'amour seul peut le donner. Les dieux eux-mêmes en sont à chercher ce bonheur ; et moi, ô Lygie, qui jusqu'alors n'ai rien su de l'amour, je fais comme eux et je cherche celle qui voudra me donner le bonheur... »

Il se tut et, pendant un moment, on n'entendit plus rien que le faible clapotis de l'eau, dans laquelle le petit Aulus jetait du gravier pour effrayer les poissons. Puis Vinicius se remit à parler, d'une voix plus tendre et plus basse encore :

« Connais-tu le fils de Vespasien, Titus ? On raconte qu'à peine adolescent, il s'éprit d'une si violente passion pour Bérénice qu'il manqua d'en mourir... C'est ainsi que je saurais aimer, ô Lygie !... La richesse, la gloire, la puissance, fumée, néant ! L'homme riche trouve plus riche que soi, l'homme illustre devra s'effacer devant une gloire plus haute, le puissant s'inclinera devant plus puissant que lui... Mais ni à César, ni à l'un quelconque des dieux, plus grande joie ne sera permise que celle réservée au simple mortel qui sent battre sur sa poitrine une poitrine chère, ou qui baise aux lèvres la bien-aimée... Ainsi, par l'amour, nous égalons les dieux, ô Lygie !... »

Surprise, en émoi, elle écoutait comme elle eût écouté le son d'une flûte ou d'une cithare grecque. Par instants, il lui sem-

blait que Vinicius lui chantait un chant étrange qui emplissait ses oreilles, agitait son sang et faisait palpiter son cœur de faiblesse, d'effroi, et aussi d'une ineffable joie... Toutes les choses qu'il lui disait, lui semblait-il, étaient déjà antérieurement en elle, mais elle ne les avait point comprises. Ce qu'il éveillait ainsi, elle le sentait bien, était ce qui, jusques aujourd'hui, sommeillait en elle, et voici que ses rêves nuageux prenaient une forme distincte, pleine de douceur et de charme.

Depuis longtemps déjà le soleil avait tourné par-delà le Tibre et s'abaissait au-dessus du Janicule. Une lueur rouge baignait les cyprès immobiles et embrasait tout le ciel. Les yeux bleus de Lygie semblaient sortir d'un songe, alors qu'elle les leva vers Vinicius ; et lui, auréolé des reflets du couchant, lui, soudain penché vers elle, lui dont les yeux frémissaient et priaient, parut plus beau que tous les hommes et que tous les dieux de la Grèce et de Rome, dont elle voyait les statues aux frontons des temples.

Doucement, il lui prit entre ses doigts le bras au-dessus du poignet et demanda :

« Ne comprends-tu pas, Lygie, pourquoi je te dis ces choses, à toi ?... »

– Non ! » murmura-t-elle, si bas que Vinicius l'entendit à peine.

Il n'en crut rien, et, pressant plus fort son bras, il l'eût attirée sur son cœur battant comme un marteau, tant était puissant le désir qu'éveillait en lui l'adorable jeune fille, il l'eût grisée de paroles brûlantes, si, dans le sentier bordé de myrtes, n'était apparu le vieil Aulus, qui s'approcha d'eux et leur dit :

« Le jour décline ; prenez garde à la fraîcheur du soir et ne plaisantez pas avec Libitina.

– Mais, répondit Vinicius, j'ai quitté ma toge, et je ne sens pas le froid.

– Pourtant, la moitié du disque est déjà cachée derrière le mont, reprit le vieux guerrier. Ce n'est pas le doux climat de Sicile où, le soir, le peuple s'assemble sur les places pour saluer par des chœurs le coucher de Phœbus. »

Déjà, ne se souvenant plus qu'il venait d'évoquer la dangereuse Libitina, il se prit à les entretenir de ses biens de Sicile, et de la vaste exploitation agricole qui lui tenait au cœur. Il rappela que souvent lui était venu le désir de se transporter dans cette contrée

et d'y achever paisiblement ses jours. Celui dont la tête est blanche n'aime plus les frimas de l'hiver. Aujourd'hui, les feuilles tiennent encore aux arbres, et sur la ville rit un ciel clément ; mais quand jaunira la vigne, que la neige s'étendra sur les sommets albains, quand les dieux souffleront sur la Campanie un vent qui glace, qui sait si alors, avec toute sa maison, il ne gagnera pas ses pénates champêtres ?

« Songerais-tu donc à quitter Rome, Plautius ? demanda Vinicius déjà inquiet.

– J'y songe depuis longtemps, répondit Aulus ; là-bas, on est plus tranquille et plus en sécurité. »

Il vanta de nouveau ses vergers, ses troupeaux, sa maison enfouie dans la verdure, et les collines tapissées de thym et de serpolet, où bourdonnent des essaims d'abeilles. Mais cette note bucolique laissait froid Vinicius, trop absorbé par la pensée qu'il pouvait perdre Lygie et regardant vers Pétrone, comme vers le seul être capable de lui prêter aide en ce cas.

Assis près de Pomponia, Pétrone savourait le spectacle du soleil couchant, du jardin et des personnes debout près de la pièce d'eau. Le rideau sombre des myrtes faisait repousser à leurs vêtements blancs, dorés par l'éclat du couchant. D'abord coloré de pourpre, puis de violet, le ciel prit une teinte d'opale. Le zénith se nuança de lilas. Les silhouettes noires des cyprès s'accusèrent davantage que sous la lumière du jour ; sur les hommes, sur les arbres, partout dans le jardin, s'épandit la paix du soir.

Ce calme frappa Pétrone ; et plus encore l'étonna celui des êtres humains. Les visages de Pomponia, du vieil Aulus, de leur fils et de Lygie respiraient ce quelque chose qu'il n'était point accoutumé de trouver sur la face de ceux avec qui il passait ses jours, ou bien plutôt ses nuits : et ce quelque chose était comme une lumière, une placidité sereine résultant du genre de vie qui était ici celui de tous. Et, plein d'étonnement, il songea – lui toujours en quête de beauté et de douceur – qu'il pouvait exister une douceur et une beauté qu'il ignorait.

Aussi ne put-il garder plus longtemps cette impression, et il se tourna vers Pomponia pour lui dire ;

« Je pense combien votre monde est différent de celui que gouverne notre Néron. »

Elle leva son délicat visage vers la lueur du crépuscule et, simplement, répondit :

« Ce n'est pas Néron qui gouverne le monde, c'est Dieu. »

Il se fit un silence. Dans l'allée qui longeait le triclinium, on entendit les pas du vieux chef, de Vinicius, de Lygie et du petit Aulus. Mais, avant qu'ils parussent, Pétrone eut encore le temps de demander :

« Ainsi, tu crois aux dieux, Pomponia ?

– Je crois en Dieu, Un, Juste et Tout-Puissant », répondit la femme d'Aulus Plautius.

### CHAPITRE III

« Elle croit en un dieu unique, tout-puissant et juste, répéta Pétrone quand il fut réinstallé dans sa litière, en tête à tête avec Vinicius. Si son dieu est omnipotent, il dispense la vie et la mort ; et s'il est juste, il envoie la mort avec justice. Alors, pourquoi Pomponia porte-t-elle le deuil de Julia ? Pleurer Julia, c'est blâmer son dieu. Il faudra que je répète ce raisonnement à notre singe à la barbe d'airain ; car, je me crois en dialectique aussi fort que Socrate. Quant aux femmes, j'admets que chacune possède trois ou quatre âmes, mais pas une n'a une âme raisonnable. Pomponia devrait méditer avec Sénèque, ou avec Cornutus, sur ce qu'est leur grand *Logos*... Ils pourraient évoquer ensemble les ombres de Xénophane, de Parménide, de Zénon et de Platon, qui, comme des serins en cage, s'ennuient là-bas, au pays des Cimmériens. C'était pourtant d'autre chose que je voulais leur parler, à elle et à Plautius. Par le ventre sacré d'Isis l'Égyptienne ! si, sans aucun préambule, je leur avais dit pourquoi nous venions, il m'est avis que leur vertu aurait retenti comme un bouclier d'airain sous le choc d'une massue. Mais je n'ai pas osé ! Le croirais-tu, Vinicius ? Je n'ai pas osé ! Les paons sont de beaux oiseaux, mais leur cri est trop strident. Et j'ai eu peur du cri. Je dois cependant louer ton choix. Une vraie "aurore aux doigts de rose"... Et sais-tu ce qu'elle m'a rappelé aussi ? Le printemps ! Non pas notre printemps d'Italie, où à peine çà et là un pommier se couvre de fleurs, pendant que les oliviers gardent éternellement leur teinte grise, mais ce printemps que j'ai vu jadis en Helvétie, jeune, frais, vert clair... J'en jure par cette pâle Séléné, je ne m'étonne plus, Marcus ; sache pourtant que c'est Diane que tu aimes, et qu'Aulus et Pomponia sont prêts à t'écharper, comme jadis les chiens firent d'Actéon. »

Vinicius, tête baissée, demeurait songeur. Soudain il s'écria, d'une voix vibrante de passion :

« Avant, je la désirais ; maintenant, je la désire plus encore. Quand j'ai pris sa main, j'ai senti comme du feu m'embraser... Je la veux, toute à moi. Si j'étais Zeus, je l'envelopperais d'une nuée, comme il fit d'Io, ou bien je tomberais sur elle en pluie, comme il tomba sur Danaé. Je voudrais lui baiser les lèvres jusqu'à la souffrance. Je voudrais l'entendre crier sous mon étreinte. Je voudrais tuer Aulus et Pomponia, et l'enlever, elle, l'emporter entre mes bras dans ma maison... Cette nuit je ne dormirai pas. Je vais faire fouetter un esclave pour l'écouter geindre.

– Calme-toi, dit Pétrone, tu as les goûts d'un charpentier de Suburre.

– Que m'importe ! Il me la faut. Je suis venu te demander conseil ; si tu ne trouves rien, je trouverai moi-même... Aulus tient Lygie pour sa fille ; pourquoi, moi, la tiendrais-je pour une esclave ? Puisque toute autre issue m'est fermée, qu'elle entoure d'un filet la porte de ma maison, qu'elle l'enduisse de graisse de loup, qu'elle vienne, à titre d'épouse, présider à mon foyer.

– Calme-toi, impétueux rejeton des consuls. Si nous traînons ici des Barbares, corde au cou, derrière nos chars, ce n'est pas pour épouser leurs filles. Garde-toi des extrêmes. Va jusqu'au bout des moyens simples et honnêtes et laisse-nous à tous deux le temps de réfléchir. Chrysothémis, à moi aussi, m'a semblé fille de Jupiter, et pourtant je ne l'ai pas épousée ; Néron n'a pas davantage épousé Acté, qu'on disait fille du roi Attale... Calme-toi... Songe que si elle veut quitter pour toi les Aulus, ils n'ont pas le droit de la garder... Sache bien, de plus, que tu n'es pas seul à être enflammé ; car, en elle aussi, Éros a porté le feu... Je l'ai bien vu, et l'on peut se fier à moi en la matière... Patiente. Il y a moyen pour tout. Mais aujourd'hui, j'ai trop pensé, et cela me fatigue. Par contre, je te promets de songer demain à ton amour, et Pétrone ne serait plus Pétrone s'il ne trouvait quelque arrangement. »

Ils se turent encore ; enfin, après un moment, Vinicius dit, plus calme :

« Je te remercie, et que la Fortune te soit propice.

– Sois patient.

– Où te fais-tu porter ?

– Chez Chrysothémis...

– Heureux ! Tu possèdes la femme que tu aimes.

– Moi ? Sais-tu ce qui m’amuse encore chez Chrysothémis ?

Eh bien, c’est qu’elle me trompe avec mon propre affranchi, le luthiste Théoclès, et qu’elle croit que je n’en sais rien. Je l’ai aimée, jadis ; à présent, ses mensonges et sa bêtise m’amusent. Accompagne-moi chez elle. Si elle te fait la cour et trace pour toi, avec son doigt mouillé de vin, des lettres sur la table, sache que je ne suis pas jaloux. »

Ils se firent porter chez Chrysothémis. Mais, dans le vestibule, Pétrone dit à Vinicius en lui posant la main sur l’épaule :

« Attends, je crois avoir trouvé un moyen.

– Que tous les dieux t’en récompensent !

– Oui ! le moyen me paraît infaillible... Sais-tu, Marcus ?

– Je t’écoute, mon Athéné...

– D’ici à quelques jours, la divine Lygie goûtera dans ta maison le grain de Déméter.

– Tu es plus grand que César ! » s’écria Vinicius enthousiasmé.

## CHAPITRE IV

Pétrone avait tenu sa promesse.

Le lendemain, après sa visite à Chrysothémis, il avait, c'est vrai, dormi tout le jour ; mais, le soir, il s'était fait porter au Palatin, et, d'un entretien confidentiel qu'il avait eu avec Néron, il résulta que, le troisième jour, un centurion escorté d'une section de prétoriens parut devant la maison de Plautius.

Les temps étaient durs et incertains. Bien souvent, ces sortes d'envoyés étaient des messagers de mort. Aussi, quand le centurion eut heurté du marteau à la porte d'Aulus, et que le surveillant de l'atrium annonça la présence des soldats dans le vestibule, l'effroi envahit la maison entière. Aussitôt, toute la famille entourait le vieux chef, personne ne doutant que lui seul fût menacé. Pomponia, les bras noués au cou de son mari, se pressait contre lui, et de ses lèvres bleuies et agitées s'échappaient des paroles indistinctes ; Lygie, le visage pâle comme un linge, lui baisait les mains ; le petit Aulus s'accrochait à sa toge. Des corridors, des chambres supérieures réservées aux servantes, de l'office, des bains, des sous-sols, de la maison entière, sortaient en foule des esclaves des deux sexes.

– « *Heu ! heu ! me miserum !* » entendait-on de tous côtés. Les femmes sanglotaient ; déjà quelques-unes se lacéraient le visage ou se couvraient la tête de leur voile.

Seul, habitué depuis nombre d'années à braver la mort en face, le vieux chef demeurait impassible ; son court visage d'aigle était comme pétrifié. Après un instant, où il fit cesser les cris et donna l'ordre aux serviteurs de se disperser, il dit :

« Laisse, Pomponia, si ma fin est arrivée, nous aurons le temps de nous dire adieu. »

Comme il l'écartait doucement, Pomponia s'écria :

« Dieu fasse que ton sort soit aussi le mien, Aulus ! »

Puis, tombant à genoux, elle se mit à prier, avec cette ferveur que seule peut donner la crainte éprouvée pour un être cher.

Aulus se rendit dans l'atrium, où l'attendait le centurion. C'était le vieux Caius Hasta, son subalterne d'autrefois dans les guerres de Bretagne.

« Salut, chef, fit celui-ci. Je t'apporte, de la part de César, un ordre et un salut ; voici les tablettes et le sceau garantissant que je viens en son nom.

– Je suis reconnaissant à César de son salut et j'exécuterai ses ordres, répondit Aulus. Salut, Hasta ; dis-moi quel est ton message.

– Aulus Plautius, fit Hasta, César a appris la présence chez toi de la fille du roi des Lygiens, remise par celui-ci, du vivant du divin Claude, aux mains des Romains, comme gage que les Lygiens ne franchiraient jamais les bornes de l'empire. Le divin Néron te sait gré, ô chef, de l'hospitalité donnée par toi depuis si longtemps à cette jeune fille ; mais ne voulant pas t'imposer plus longtemps cette charge et considérant que, comme otage, elle doit être prise sous la protection de César lui-même et du Sénat, il t'ordonne de la remettre entre mes mains. »

Aulus était trop soldat et de trop forte trempe pour opposer à cette injonction de vaines paroles de chagrin ou de récrimination. Néanmoins, un pli de colère et de souffrance se creusa sur son front. Jadis, ce froncement de sourcils faisait trembler les légions de Bretagne, et, en ce moment encore, le visage d'Hasta pâlit d'effroi. Mais, à l'heure présente, Aulus Plautius était désarmé devant la volonté impériale. Il examina les tablettes, le sceau, puis, regardant le vieux centurion, il dit, déjà maître de lui :

« Attends dans l'atrium, Hasta, on va te remettre l'otage. »

Sur ces mots, il se rendit à l'autre extrémité de la maison, dans l'*œcus*, où Pomponia Græcina, Lygie et le petit Aulus l'attendaient, tremblants d'inquiétude et de crainte.

« Personne n'est menacé de mort, ni d'exil dans les îles lointaines, dit-il. N'empêche que l'envoyé de César est un messenger de malheur. Il s'agit de toi, Lygie.

– De Lygie ? s'écria Pomponia avec surprise.

– Oui ! » confirma Aulus.

Et, tourné vers la jeune fille, il dit :

« Lygie, tu as été élevée dans notre maison comme notre propre enfant, et Pomponia et moi t’aimons comme notre fille. Mais tu sais que tu n’es pas réellement notre fille ; donnée par ta nation en otage à Rome, c’est à César qu’il appartient de veiller sur toi. Or, César te retire de notre maison. »

Le chef paraissait calme, mais il parlait d’une voix étrange, inaccoutumée. Lygie, avec une palpitation des paupières, l’écoutait sans paraître comprendre ce qu’il disait ; les joues de Pomponia pâlirent.

De nouveau, à la porte du corridor qui menait à l’*œcus*, apparurent les visages terrifiés des esclaves.

« La volonté de César doit être obéie, dit Aulus.

– Aulus ! s’écria Pomponia, en serrant la jeune fille dans ses bras comme pour la défendre, mieux vaudrait la mort pour elle. »

Lygie, pressée contre elle, répétait : « Mère, mère ! », seuls mots qu’elle pût exprimer à travers ses sanglots. Sur le visage d’Aulus se peignirent encore la rage et la souffrance.

« Si j’étais seul au monde, gronda-t-il d’une voix sombre, je ne la livrerais pas vivante, et mes proches pourraient porter aujourd’hui même des offrandes à Jupiter libérateur... Mais, je n’ai pas le droit de vous perdre, toi et notre fils, qui peut voir un jour des temps meilleurs. Je vais me rendre chez César, le supplier de revenir sur son ordre. M’écouterait-il ? Je ne sais. En attendant, adieu, Lygie, et sache bien que Pomponia et moi, nous avons béni le jour où, pour la première fois, tu t’es assise à notre foyer. »

Sur ces mots, il lui imposa les mains ; mais, malgré tous ses efforts pour conserver son calme, quand il la vit tourner vers lui ses yeux inondés de larmes, quand il la sentit prendre sa main et la baiser de ses lèvres, sa voix se mit à trembler d’une douleur immense, de la douleur d’un père.

« Adieu, notre joie, lumière de nos yeux ! » murmura-t-il.

Et, vivement, il regagna l’atrium, pour ne pas se laisser terrasser par une émotion indigne d’un Romain et d’un chef.

Pendant ce temps, Pomponia conduisait Lygie au *cubiculum*, et là, elle s’efforçait de la rassurer, de la consoler, de lui inspirer du courage par des paroles qui résonnaient étrangement dans cette

maison où tout près, dans la pièce contiguë, se dressaient le *lararium* et le foyer sur lequel Aulus Plautius, respectueux des coutumes, consacrait des offrandes aux dieux domestiques. Le temps de l'épreuve était arrivé. Jadis, Virginius avait percé la poitrine de sa propre fille, pour qu'elle ne tombât pas dans les mains d'Appius ; en un temps plus reculé, Lucrèce avait fait le sacrifice volontaire de sa vie pour échapper à la honte. Et la maison de César était l'ancre de la débauche, du vice et du crime. « Mais nous, Lygie, et nous en savons la cause, il ne nous est pas permis de lever la main sur nous... » C'était ainsi. Cette loi à laquelle toutes deux se soumettaient était autre, plus grande, plus sainte. Toutefois, elle permettait de se défendre contre le mal, contre la honte, dût cette défense être payée de la vie et entraîner le supplice. Sortir pur de cet antre de corruption, c'était acquérir plus de mérite. La terre était cet antre ; mais, par bonheur on n'y vivait que la durée d'un clin d'œil, pour ne ressusciter qu'au sortir du tombeau, là où ne règne plus Néron, mais la Miséricorde, là où la souffrance fait place à la joie et les pleurs à l'allégresse.

Puis, Pomponia se mit à parler d'elle-même :

Oui, elle était calme, mais en son cœur il était aussi de douloureuses blessures. Les yeux d'Aulus étaient encore recouverts d'une taie : la source de lumière n'avait pas jailli jusqu'à lui. Elle ne pouvait non plus élever son fils dans la vérité. Ainsi pouvait-il en être jusqu'à la fin de sa vie, ainsi pouvait venir l'heure d'une séparation bien plus longue et bien plus terrible que celle dont toutes deux souffraient pour l'instant, et, quand elle y songeait, il lui était même impossible de concevoir comment elle pourrait être heureuse sans eux, fût-ce dans le ciel. Elle avait passé bien des nuits en larmes et en prières, à implorer la grâce et la miséricorde divines. Mais elle offrait sa souffrance à Dieu, et, confiante, elle attendait. Aujourd'hui même qu'un nouveau coup la venait frapper, que l'ordre d'un tyran lui ravissait une tête chère, celle qu'Aulus appelait la lumière de leurs yeux, elle avait confiance malgré tout, elle croyait à une force plus grande encore que celle de Néron, à une Miséricorde plus puissante que lui n'était méchant.

De nouveau et avec plus d'énergie elle pressa sur sa poitrine la tête de la jeune fille : et celle-ci, à genoux, les yeux cachés dans les

replis du péplum de Pomponia, demeura longtemps silencieuse ; elle ne releva son visage que pour le montrer plus calme :

« Je souffre de te quitter, mère, de quitter mon père et mon frère ; mais je sais qu'y résister ne servirait à rien et vous perdrait tous. Du moins je te promets que, dans la maison de César, je n'oublierai jamais tes paroles. »

Elle lui jeta de nouveau ses deux bras autour du cou, et toutes deux entrèrent dans l'*œcus*, où elle fit ses adieux au jeune Plautius, au vieil esclave grec qui avait été leur précepteur à tous deux, à la camériste qui l'avait élevée, et à tous les esclaves.

L'un de ces derniers, un Lygien aux puissantes épaules, connu dans la maison sous le nom d'Ursus et qui jadis, avec les autres serviteurs, avait accompagné au camp des Romains Lygie et sa mère, tomba à ses pieds, puis ensuite aux genoux de Pomponia, en disant :

« Ô *Domina* ! permets que je suive ma maîtresse, pour la servir et veiller sur elle dans la maison de César.

– Tu es le serviteur de Lygie, non pas le nôtre, répondit Pomponia Græcina ; mais te laissera-t-on franchir la porte de César ?... Et comment veilleras-tu sur elle ?

– Je n'en sais rien, *Domina* ; ce que je sais bien, c'est que le fer se brise entre mes mains comme du bois... »

Aulus Plautius revint et, loin de s'opposer au désir d'Ursus, déclara qu'il n'avait aucun droit de le retenir. Obligés de renvoyer Lygie comme un otage réclamé par l'empereur, ils étaient tenus de renvoyer aussi toute sa suite, qui passait avec elle sous la protection de César. Et tout bas, il dit à Pomponia que, sous prétexte de donner une suite à la jeune fille, on pouvait lui adjoindre autant d'esclaves qu'on le jugerait utile, le centurion ne pouvant se refuser à les prendre.

Pour Lygie, c'était une consolation ; et Pomponia, de son côté, était heureuse de l'entourer de serviteurs de son choix. Aussi, indépendamment d'Ursus, lui adjoignit-elle sa vieille camériste, deux habiles coiffeuses de Chypre, et deux jeunes filles de Germanie qui servaient aux bains.

Elle limita strictement son choix à des adeptes de la nouvelle doctrine, Ursus lui-même y étant attaché depuis plusieurs années. Pomponia pouvait non seulement compter sur leur fidélité, mais

se flatter que le bon grain serait ainsi semé dans la maison même de César.

Elle écrivit aussi quelques mots en vue de mettre Lygie sous la protection d'Acté, l'affranchie de Néron. Pour dire vrai, Pomponia ne l'avait jamais rencontrée aux réunions des adeptes de la doctrine nouvelle, mais elle savait par ouï-dire que jamais elle ne leur refusait ses services et qu'elle lisait avec avidité les lettres de Paul de Tarse. Elle savait, au reste, que la jeune affranchie vivait dans une perpétuelle tristesse, qu'elle était d'un tout autre caractère que les autres femmes de la maison de Néron et qu'en général, elle était le bon génie du palais.

Hasta se chargea lui-même de cette lettre pour Acté. De plus, il trouva tout naturel qu'une fille de roi eût des serviteurs à sa suite et ne fit aucune difficulté pour les emmener au palais ; sa surprise fut plutôt de les voir si peu nombreux. Il hâta pourtant le départ, pour éviter le reproche de manquer de zèle à exécuter les ordres.

L'heure était venue de se séparer. Les yeux de Pomponia et de Lygie s'emplirent de larmes. Une dernière fois, Aulus posa les mains sur la tête de la jeune fille ; un instant après, accompagné par les cris du petit Aulus qui voulait défendre sa sœur et menaçait le centurion de ses poings d'enfant, les soldats emmenèrent Lygie vers la maison de César.

Le vieux chef se fit préparer une litière, et, dans l'intervalle, s'enferma avec Pomponia dans la pinacothèque, contiguë à l'*œcus*.

« Écoute-moi, Pomponia, lui dit-il, je vais chez César, tout en jugeant la démarche inutile. Et, bien que pour lui la parole de Sénèque ait peu de poids, j'irai aussi chez Sénèque. Toute l'influence, aujourd'hui, est à Sophonius, Tigellin, Pétrone ou Vatinius... Quant à César, peut-être qu'il n'a jamais de sa vie entendu parler des Lygiens ; s'il a exigé qu'on lui remît Lygie comme otage, c'est à l'incitation de quelqu'un : et de qui ? c'est facile à deviner. »

Pomponia leva brusquement les yeux sur lui :

« Pétrone ?

– Oui. »

Après un silence, Aulus reprit :

« Il faut s'y attendre, lorsqu'on laisse un de ces êtres sans honneur ni conscience franchir le seuil de votre demeure ! Maudit soit l'instant où Vinicius entra sous notre toit ! C'est lui qui nous a amené Pétrone. Malheur à Lygie, car ce qu'ils veulent, ce n'est pas un otage, mais une concubine. »

La colère, une rage impuissante, la douleur de se voir ravir sa fille adoptive rendaient sa parole plus sifflante encore que de coutume. Et seuls, ses poings crispés montraient la violence du combat qui se livrait en lui.

« Jusques aujourd'hui, dit-il, j'ai honoré les dieux. Mais en ce moment j'estime qu'il n'en est pas au-dessus de nous, si ce n'est un seul, méchant, furieux, un monstre, qui s'appelle Néron.

– Aulus ! s'écria Pomponia. Devant Dieu, Néron n'est qu'une poignée de vile poussière ! »

Aulus se mit à arpenter à grands pas la mosaïque de la pinacothèque. Sa vie avait été marquée de grandes actions, mais non de grands malheurs : contre ces derniers il n'était pas endurci. Le vieux guerrier s'était plus attaché à Lygie qu'il ne le croyait lui-même et ne pouvait admettre qu'elle était perdue pour lui. De plus, il se sentait humilié. Une main qu'il méprisait s'était appesantie sur lui ; mais, en présence de cette force, il sentait l'impuissance de la sienne.

Enfin, quand il eut dompté la colère qui bouleversait ses pensées, il reprit :

« J'ose croire que Pétrone ne nous l'a pas enlevée pour César, car il redouterait la colère de Poppée. C'est donc pour lui qu'il l'a prise, ou pour Vinicius... Je le saurai aujourd'hui même. »

Un instant après, sa litière le transportait vers le Palatin.

Restée seule, Pomponia alla retrouver le petit Aulus, qui ne cessait de pleurer sa sœur et de maudire César.